

Une page de Rabindranath Tagore

Autor(en): **Tagore, Rabindranath**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **23 (1920-1921)**

PDF erstellt am: **20.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-749761>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

er den Tumult des An- und Wegrasens herbeschwört: der Express wird zugleich ungeheuerlich, unwahrscheinlich, erhaben, komisch (*Gare*). Hier ist ein Gestaltungsgenie sondergleichen am Werke.

* * *

Wundervoll nun, wie sich das Typische und das Individuelle, das Idyllische und das Tragische messen und schneiden und wie durch Land und Leute, Erde und Menschheit, durch hier und heute Jedermann und Immerdar entstehen, ohne dass ein Wort extrem lokal oder fühlbar allgemein gefärbt ist. Wundervoll. Und wer aus diesem Kelch zu trinken weiß, dem wird Landwein Göttertrank, nicht aber — und das ist das in seiner Bescheidung Vornehme, das der demokratische Adel dieses C. F. Ramuz — nicht aber Göttertrank Landwein.

GENÈVE

JOHANNES WIDMER

□ □ □

UNE PAGE DE RABINDRANATH TAGORE¹⁾

L'écrivain raffiné qu'est F. Roger-Cornaz a eu le courage d'entreprendre et le talent de mener à bien la traduction de ce livre de caractère tout oriental. Il nous fait pénétrer dans la plus intime conscience de trois personnages symboliques: un sage, un agitateur fanatique et intrigant, une femme dont l'intelligence s'ouvre au monde extérieur.

Je n'oserais pas affirmer que notre mentalité d'Européens assimile complètement cette œuvre lointaine encore qu'étincelante de sagesse, mais la noblesse et la poésie qui en émanent, plus encore que l'action qui s'y déroule, font sa valeur et son intérêt. Y découvre-t-on des idées neuves? Peut-être pas, et c'est mieux, parce qu'il fait bon reconnaître sous d'autres formes et d'autres lumières l'essence même des pensées qui rallient tous les hommes de bonne volonté en une vaste patrie invisible.

Au moment où l'Europe accueille le grand poète, il nous paraît à propos d'extraire de ce livre une page singulièrement adaptée à nos préoccupations actuelles.

* * *

Dialogue hindou entre Nikhil (le sage) et Sandip (l'agitateur).

Sandip: Ainsi vous croyez que dans cette œuvre patriotique, il faut s'interdire tout appel à l'imagination?

Nikhil: Certes non, Sandip; l'imagination y a sa place; mais elle ne saurait prendre toute la place. Je veux connaître mon pays dans toute sa

¹⁾ Tirée de *La Maison et le Monde*. Traduction française par F. Roger-Cornaz-Paris, Payot.

réalité; et c'est pourquoi j'ai peur et honte à la fois de faire usage de forces hypnotiques en faveur de la patrie.

Sandip: Ce que vous appelez forces hypnotiques, je l'appelle, moi, vérité. Je crois sincèrement à mon pays comme en un dieu. J'adore l'humanité. Dieu se manifeste ensemble dans l'homme et dans la patrie.

Nikhil: Si c'est là vraiment ce que vous croyez, il ne devrait y avoir pour vous de différence ni d'homme à homme, ni de patrie à patrie.

Sandip: Il est vrai. Mais mon pouvoir est limité; en sorte que je fais tenir mon culte de l'humanité dans le culte de ma patrie.

Nikhil: Je n'ai aucune objection à votre culte en tant que culte. Mais comment prétendez-vous adorer Dieu en haïssant d'autres patries qui sont, tout comme la vôtre, des manifestations de Dieu?

Sandip: La haine est un complément du culte. Arjuna conquiert la faveur de Mahadeva en combattant avec lui. Dieu sera avec nous en définitive si nous sommes prêts à lui livrer bataille.

Nikhil: S'il en est ainsi, ceux qui servent leur pays et ceux qui lui font du mal sont également des dévôts. Et dans ce cas, à quoi bon prêcher le patriotisme?

Sandip: Quand il s'agit de son propre pays, la haine est hors de cause, le cœur demande impérieusement à adorer.

Nikhil: Si vous poussez le raisonnement plus loin, vous en arriverez à dire que puisque Dieu se manifeste en nous, notre moi doit être adoré avant toute chose, puisque notre instinct naturel le réclame.

Sandip: Tout cela n'est que logique desséchée. Ne pouvez-vous pas admettre l'existence des sentiments?

Nikhil: Ce sont mes sentiments qui sont outragés quand vous essayez de donner l'injustice pour un devoir, et l'iniquité pour un idéal moral. Ce n'est pas par logique que je suis, par exemple, incapable de voler; c'est parce que j'ai un sentiment de respect pour moi-même et pour un certain idéal.

Sandip: L'histoire de tous les pays, celle de France comme celle d'Allemagne, celle d'Angleterre comme celle de Russie, n'est-elle pas l'histoire des vols commis pour la patrie?

Nikhil: Ils ont à répondre de ces vols, leur histoire n'est pas encore finie.

Sandip: Quoi qu'il en soit, pourquoi ne les imiterions-nous pas? Commençons par remplir les coffres de notre patrie de richesses volées: puis, pendant des siècles, s'il est nécessaire, portons, comme font ces pays, la responsabilité de nos vols. Mais, je vous le demande, où voyez-vous cette responsabilité dans l'histoire?

Nikhil: Quand Rome payait le prix de son péché, personne ne le savait. Sa prospérité semblait sans limite. Mais ne voyez-vous pas que ces sacs politiques que les peuples portent sur leur dos éclatent de trahisons et de mensonges et leur brisent l'échine sous leur poids?

Que dites-vous, Bimala, de tout cela?

Bimala: Je vous dirai tout bonnement ce que je sens. Je ne suis qu'humaine. Je convoite. Je désire les meilleures choses pour ma patrie. Si j'y étais forcée, je les arracherais, je les filouterais. Je suis capable de colère. S'il le fallait, je frapperais et tuerais pour la venger. Je voudrais traiter mon pays comme une personne, l'appeler mère, déesse, *durga*; et pour cette personne je rougirais la terre du sang des sacrifices. Je suis humaine, je ne suis pas divine.

Nikhl: Moi non plus je ne suis pas divin, je suis humain. C'est pourquoi je ne saurais permettre que tout le mal qui est en moi soit exagéré en quelque image de mon pays; jamais, jamais.

Je suis prêt à servir mon pays, mais je réserve mes adorations pour le droit qui est bien plus grand que mon pays. Adorer mon pays comme un dieu, c'est le vouer au malheur.



ALFRED H. FRIED UND SEIN WERK

In der Erntezeit zu sterben ist für einen Menschen, der sich noch im Vollbesitz seiner geistigen Kräfte fühlt, ein bitteres Muss, für ihn und für seine Arbeitskameraden. So geschah es Dr. Fried, und wir, die wir zu seinen Arbeitskameraden gehören — ihre Zahl ist heute weit größer als je —, wir sagen uns, dass wir *viel* verloren haben durch seinen Tod, und dass wir uns doppelt anstrengen müssen; denn er hat in seiner Weise Ungeheures geleistet. Gab es wohl je eine Zeit, in der sich auf unserer Erde das geistige Leben mit gleicher Verve und Spontaneität vollzogen hat, wie jetzt? Dieses Segens sich zu bemächtigen, jetzt die Ernte dessen, was er so fleißig gesät, ordnend in die Scheuren des Pazifismus zu bergen, das wäre so recht nach Fried's Sinn gewesen. Und in der Tat, er hat sich nicht abhalten lassen durch die Krankheit, welche seinen Leib während langer Monate ans Lager fesselte, die Vorgänge auf unserer Weltbühne zu verfolgen, er hat sich Bericht erstatten lassen, und er hat mit voller geistiger Klarheit Pläne um Pläne geschmiedet, nur des Tages harrend, wo neue Kraft wiederum seine Glieder durchströmen werde, damit er das ausführen und in die Wege leiten könne, was ihm, theoretisch fertiggestellt, im Sinne lag. Fried hatte ja noch nicht die Sechzig erreicht; er ist 1864 in Wien geboren. Sein Leben war nicht Lust und Scherz, es war Arbeit und Entsagung. Und dennoch war er so reich wie wenige. Er hat die ganze Herrlichkeit des Völkerbundsgedankens in sich getragen sein Leben lang. Er hat das bereits vor langen Jahrzehnten im Geiste geschaut, was eben jetzt konkrete Form annimmt, und er hat, ohne dass sich seine Mitwelt dessen bewusst war, die Stimmung dafür vorbereitet. Gewiss, man könnte nun sagen, jetzt, wo die „Weltorganisation“ in Wirklichkeit ihren Anfang gefunden hat, bedarf es eines solchen pazifistischen Förderers, wie Fried einer war, nicht mehr, seine in der Vergangenheit liegende Arbeit habe er vollendet, man könnte sagen, ein Mensch, der für die Besten seiner Zeit und für die Zukunft gelebt hat, ist fertig und darf in dem Bewusstsein sterben — Wenigen wird dies zuteil — seinen Auftrag hienieden erfüllt zu haben; aber die Antwort auf die Frage, warum er sich nicht auch der Ernte mit uns freuen durfte, die steht bei den Göttern.

Diejenigen, welche mit Aufmerksamkeit die seit Jahrzehnten von Fried herausgegebene und allein geleitete Monatsrevue, die *Friedenswarte*, gelesen haben, wissen, was unter wissenschaftlichem Pazifismus zu verstehen ist. Historiker, welche das neunzehnte Jahrhundert und das erste Viertel des zwanzigsten bearbeiten wollen, finden in seinen zahlreichen Büchern ein ungeheures, systematisch geordnetes Studienmaterial angehäuft, und die Völkerbundsvereinigungen unserer und der künftigen Zeit werden für Orien-